

SUR LE REPENTIR<sup>1</sup>

Les autres [écrivains] façonnent<sup>2</sup> l'homme ; moi je le raconte, et je peins un homme particulier bien mal formé, et si j'avais à le façonner de nouveau, je le ferais vraiment bien autre qu'il n'est. Mais désormais c'est fait. [Disons] maintenant que les traits de ma peinture ne sortent pas de leur vrai chemin<sup>3</sup> bien qu'ils se changent et se diversifient. Le monde n'est qu'une balançoire perpétuelle. Toutes choses y sont sans cesse en mouvement : la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte, et sous l'effet du mouvement général et en vertu de leur propre agitation. La constance elle-même n'est pas autre chose qu'un mouvement plus languissant. Je ne peux pas fixer l'objet de mon étude<sup>4</sup>. Il va trouble et chancelant, dans une ivresse naturelle<sup>5</sup>. Je le prends dans cette situation, comme il est, dans l'instant où je m'occupe de lui. Je ne peins pas l'être<sup>6</sup>, je peins le passage, non un passage d'un âge à un autre, ou, comme dit le peuple, de sept ans en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut adapter mon histoire à l'heure. Bientôt je pourrai changer non seulement de destin<sup>7</sup>, mais aussi d'intention. [Ce que je fais,] c'est un examen d'événements divers et variables et de pensées indécises et, le cas échéant, contraires, soit que je sois moi-même autre, soit que je saisisse les sujets dans d'autres circonstances ou avec d'autres considérations. Ce qui fait qu'il m'arrive bien de me contredire, mais la vérité, je ne la contredis pas,

1. Montaigne cherche maintenant à se peindre par ses caractères les plus généraux.

2. La phrase suivante incite à comprendre : les autres écrivains donnent une forme ou une formation (morale) à l'homme tandis que moi je me contente d'en décrire un tel qu'il est : il est désormais trop tard pour le faire autre qu'il n'est.

3. C'est-à-dire : du chemin de la vérité.

4. C'est-à-dire : moi-même, qui suis l'objet de mon étude (cf. : c'est moi que je peins, dans l'avis au lecteur).

5. Le texte dit : « chancelant, d'une ivresse naturelle », c'est-à-dire : du fait d'une ivresse.

6. L'idée du passage est, semble-t-il : je ne peins pas l'être en moi, mais le devenir ; je ne fais pas un portrait, une analyse statique de moi-même, mais je donne mes observations au jour le jour – et les observations de mes variations. Néanmoins, il se peint ; cf. ce passage (Livre II, chap. VI), postérieur à 1588 : « Je dépeins principalement mes pensées. [...] Ce ne sont pas mes actes que je décris, c'est moi, c'est mon essence. »

7. On peut comprendre : du fait du sort.

comme disait Démade<sup>1</sup>. Si mon âme pouvait se fixer, je ne m'éprouverais pas, je me déciderais : elle est toujours en train d'apprendre et de faire des expériences.

L'expose une vie humble et sans gloire ; cela n'a pas d'importance : on attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie ordinaire et privée qu'à une vie de plus riche étoffe : chaque homme porte [en lui] la forme entière de la condition<sup>2</sup> humaine.

Les auteurs se font connaître au public par quelque marque qui leur est particulière et qui est étrangère [à ce public] ; moi, je me suis fait connaître, le premier [de cette façon], par mon essence universelle, en tant que Michel de Montaigne<sup>3</sup>, non en qualité de grammairien, de poète ou de jurisconsulte. Si les gens se plaignent de ce que je parle trop de moi, moi je me plains de ce qu'ils ne pensent même pas à eux-mêmes.

Mais est-il légitime que, menant une vie aussi privée, je prétende me faire connaître de tout le monde ? Est-il légitime que je fasse paraître devant le monde, où le façonnement et l'art ont tant de prestige et d'autorité, de simples et nues productions naturelles – et venant d'une nature encore bien faible ? N'est-ce pas faire une muraille sans pierre, ou une chose semblable, que de construire des livres sans science et sans art ? Les créations musicales sont dirigées par [les règles de] l'art, les miennes par le hasard. J'ai au moins ceci de conforme aux règles enseignées : c'est [premièrement] que jamais homme ne traita un sujet qu'il comprit et connût mieux que je ne le fais de celui que j'ai entrepris, et qu'en celui-là je suis le plus savant homme qui vive ; secondement que jamais aucun [auteur] ne pénétra plus profondément dans sa matière ni n'en éplucha de façon plus détaillée les parties et ce qui en dépend, et n'arriva plus exactement et plus pleinement au but qu'il s'était proposé pour son ouvrage. Pour le parfaire, je n'ai besoin d'y apporter que la fidélité<sup>4</sup> : celle-là y est, la plus sincère et la plus pure qui peut se trouver. Je dis la vérité, non pas tout mon saoul, mais autant que j'ose la dire, et je l'ose un peu plus en vieillissant car il semble que la coutume concède à cet âge plus de liberté de bavarder et lui impose moins de réserve pour parler de

1. Orateur athénien du temps de Démosthène et adversaire de celui-ci (il le fit même condamner à mort, mais lui-même, convaincu de trahison par les Macédoniens, fut mis à mort avec son fils). Le passage fait allusion à une réponse qu'il fit à Démosthène ou à son parti : « Il dit qu'il s'estoit bien contredit à soymesme assez de fois selon les occurrences des affaires, mais contre le bien de la chose publique jamais. » (Plutarque, *Démosthène*, XIX, trad. Amyot).

2. Nous gardons le mot de Montaigne dans cette phrase très connue : on dit habituellement la nature humaine.

3. Autrement dit : en peignant Michel de Montaigne, représentant de la nature humaine universelle, de l'homme en général.

4. Au sens de conformité au modèle.

soi. Il ne peut pas arriver en ce cas ce que je vois arriver souvent, [à savoir] que l'artisan et son ouvrage ne se ressemblent pas : un homme d'un commerce aussi distingué a-t-il fait un écrit aussi sot ? ou : des écrits aussi savants sont-ils sortis d'un homme d'un commerce aussi médiocre ?

Si quelqu'un a une conversation commune et a fait des écrits d'une rare valeur, cela veut dire que sa capacité est dans un lieu d'où il l'emprunte, et non en lui. Un personnage savant n'est pas savant en tout, mais l'homme de talent est capable en tout, même dans l'ignorance.

Ici, nous allons en conformité et d'une même allure, mon livre et moi. Ailleurs on peut louer et blâmer l'ouvrage à part de l'ouvrier ; ici, non : qui touche l'un, touche l'autre. Celui qui jugera de l'ouvrage sans le connaître se fera plus de tort qu'à moi ; celui qui l'aura connu, m'aura entièrement satisfait. Heureux, outre mon mérite, si j'ai seulement cette part de l'approbation publique, [à savoir] que je fasse sentir aux gens de bonne intelligence que j'étais capable de faire mon profit de la science, si j'en avais eu, et que je méritais que la mémoire me secourût mieux.

Excusons ici ce que je dis souvent, [à savoir] que je me repens rarement, et que ma conscience est contente d'elle, non comme la conscience d'un ange ou d'un cheval, mais comme la conscience d'un homme, en ajoutant toujours ce refrain<sup>1</sup> – non pas refrain de civilité, mais refrain de sincère et réelle soumission : c'est que je parle en homme ignorant et qui cherche, et en me rapportant, en ce qui concerne la conclusion [et la décision], purement et simplement aux croyances communes et légitimes. Je n'enseigne pas, je raconte.

Il n'y a pas de vice véritablement vice qui ne blesse pas et qu'un jugement intègre ne blâme pas : il a, en effet, des traits de laideur et d'importunité si apparents que peut-être ceux-là ont raison qui disent qu'il est principalement produit par la bêtise et l'ignorance<sup>2</sup>, tant il est difficile d'imaginer qu'on le connaisse sans le haïr. L'humeur malfaisante absorbe la plus grande partie de son propre venin<sup>3</sup> et s'en empoisonne. Le vice laisse, comme un ulcère dans la chair, une repentance<sup>4</sup> dans l'âme, qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même. Car la raison efface les autres afflictions et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance,

qui est plus profonde parce qu'elle naît au-dedans [de nous], comme le froid et le chaud des fièvres sont plus pénibles que ceux qui viennent du dehors. Je considère comme vices (mais chacun selon son degré de grandeur) non seulement ceux que la raison et la nature condamnent, mais aussi ceux que l'opinion des hommes, même fausse et erronée – a créés [comme tels], si les lois et l'usage lui donnent autorité.

Pareillement il n'est conduite louable qui ne réjouisse une nature bien née. Il y a assurément je ne sais quelle satisfaction à agir correctement qui nous réjouit en nous-mêmes, et une noble fierté qui accompagne la bonne conscience. Une âme courageusement vicieuse peut se munir peut-être de sécurité ; mais cette satisfaction de soi-même, elle ne peut pas se la procurer. Ce n'est pas un mince plaisir que de se sentir préservé de la contagion d'un siècle aussi corrompu et de dire en soi-même : « Si l'on me voyait jusque dans l'âme, même alors on ne me trouverait coupable ni de la chute et de la ruine de personne, ni de vengeance ou de haine, ni de violence publique aux lois, ni d'innovation<sup>1</sup> et de trouble, ni de manquement à ma parole ; et, quoi que la licence du temps permît et apprit à chacun, je n'ai pourtant mis la main ni sur les biens ni dans la bourse d'homme de France, et je n'ai vécu que sur la mienne aussi bien en guerre qu'en paix ; je n'ai, en outre, utilisé le travail de personne sans lui payer ses gages. » Ces témoignages de la conscience plaisent, et c'est pour nous un grand bienfait que cette réjouissance naturelle ; c'est aussi le seul paiement qui ne nous fasse jamais défaut.

Fonder la récompense des actions vertueuses sur l'approbation des autres, c'est prendre un fondement trop incertain et trop trouble. Particulièrement dans un siècle corrompu et ignorant comme celui-ci, la bonne estime du public ne fait pas honneur ; à qui vous fiez-vous pour voir ce qui est louable ? Dieu me préserve d'être homme de bien selon la description que je vois tous les jours faire de soi par chacun pour se faire valoir. « *Quae fuerant vitia, mores sunt*<sup>2</sup>. » [Les vices d'autrefois sont les mœurs de ce temps.] Tels de mes amis ont parfois entrepris de me chapitrer et de me réprimander sincèrement, ou de leur propre mouvement, en pensant s'acquitter d'un devoir, ou sollicités par moi de me rendre un service qui, pour une âme bien faite, surpasse tous les [autres] services de l'amitié, non seulement par son utilité, mais aussi par sa douceur. J'ai toujours accueilli cela en ouvrant le plus largement les bras de la courtoisie et de la reconnaissance. Mais, pour en parler à

1. Voir à ce sujet *Les Essais*, Livre I, chap. 101 et Livre II, chap. 101.

2. Cf. la maxime de Socrate : « Nul n'est méchant volontairement. »

3. Au sens du latin *venenum* (poison). Cf. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXXI.

4. Cf. Plutarque, *De la tranquillité de l'âme*, IX (trad. Amyot) : « Le remords de la conscience laisse comme un ulcère en la chair, une repentance en l'âme qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même : car la raison efface les autres tristesses, angoisses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, laquelle le mord avec honte et le punit elle-même... »

1. Montaigne dit ici qu'il n'a pas fait comme les protestants qui par leurs « nouvelletés » ont suscité et fomenté les troubles qui ensanglantent la France.

2. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXXIX.

l'heure actuelle en conscience, j'ai souvent trouvé dans leurs reproches et leurs louanges tant de fausse mesure que je n'aurais pas fait beaucoup plus mal en agissant mal d'après leur façon de voir qu'en agissant bien [selon leurs mêmes principes]. Nous autres principalement, qui vivons une vie privée que nous sommes les seuls à voir, nous devons avoir établi un modèle au-dedans de nous qui serve de pierre de touche à nos actions et, d'après ce modèle, nous devons tantôt nous caresser, tantôt nous châtier. J'ai mes lois et mon tribunal pour juger de moi, et je m'y adresse plus qu'à d'autres. Je restreins bien mes actions selon les autres, mais je ne les étends que selon moi. Il n'y a que vous qui sachiez si vous êtes lâche et cruel ou loyal et plein de dévotion ; les autres ne vous voient pas, ils vous devinent par d'incertaines conjectures ; ils ne voient pas tant votre nature que votre art<sup>1</sup>. Par conséquent ne vous arrêtez pas à leur jugement, tenez-vous-en au vôtre. « *Tuo tibi iudicio utendum est. Virtutis et vitiorum grave ipsius conscientiae pondus est : qua sublata, jacent omnia* ». » [C'est de votre jugement que vous devez faire usage. La conscience de la vertu et du vice est d'un grand poids : si vous la supprimez, tout est par terre.]

Mais ce que l'on dit, [à savoir] que la repentance suit de près le péché, ne semble pas concerner le péché qui est bien armé<sup>2</sup>, qui loge en nous comme en son propre domicile. On peut désavouer et renier les vices qui nous surprennent et vers lesquels les passions nous emportent ; mais ceux qui du fait d'une longue habitude sont enracinés et ancrés dans une volonté forte et vigoureuse ne sont pas sujets à être reniés. Le repentir n'est qu'une action de notre volonté qui se dédit, et une opposition de nos pensées, et cela nous promène dans tous les sens. Il fait désavouer par celui-ci<sup>3</sup> sa vertu passée et sa continence :

*Quae mens est hodie, cur eadem non puero fuit ?*

*Vel cur his animis incolumes non redeunt genae ?*

[Les pensées que j'ai aujourd'hui, pourquoi ne furent-elles pas celles de mon adolescence ? Ou pourquoi, maintenant que j'ai ces sentiments, ne me revient-il pas des joues fraîches ?]

C'est une vie rare que celle qui se maintient en ordre jusque dans son intimité. Chacun peut avoir part aux rôles de bateleurs et représenter un personnage honorable sur la scène [publique] ; mais être réglé au-dedans

1. Montaigne oppose assez souvent nature (ici : ce que vous êtes) à art (ici : l'apparence que vous vous donnez, par artifice).

2. Cicéron, successivement : *Tusculanes*, I, 23 ; *De natura deorum*, III, 35.

3. « En son haut appareil », dit le texte.

4. Celui-ci : le personnage que le poète Horace fait parler dans la citation latine suivante : *Odes*, IV, 10.

et dans sa poitrine, où tout est permis, où tout est caché, c'est là le point important. Le degré voisin<sup>1</sup>, c'est de l'être dans sa maison, dans ses actions ordinaires dont nous n'avons à rendre compte à personne, où rien n'est étudié, où rien n'est artificiel. Et c'est pour cette raison que Bias<sup>2</sup> peignant une excellente façon d'être d'une maison<sup>3</sup>, dit « une maison dans laquelle le maître soit tel au-dedans, par lui-même, qu'il est au dehors parce qu'il craint les lois et ce que peuvent dire les hommes ». Voici aussi une noble parole de Drusus<sup>4</sup> aux ouvriers qui lui offraient pour trois mille écus de mettre sa maison dans une situation telle que ses voisins n'auraient plus sur elle la vue qu'ils avaient : « Je vous en donnerai, dit-il, six mille, et faites que chacun ait vue sur elle de tous côtés. » On remarque, en considérant que c'est honorable, chez Agésilas, son habitude, en voyage, de choisir de loger dans les églises<sup>5</sup> afin que le peuple et les dieux eux-mêmes pussent voir dans ses actions privées. Tel homme a été extraordinaire pour le public, chez qui sa femme et son valet n'ont rien vu de seulement notable. Peu d'hommes ont été admirés par les gens de leur maison.

Nul n'a été prophète non seulement dans sa maison, mais aussi dans son pays, dit l'expérience de l'histoire. De même pour les choses sans importance. Et dans un humble exemple [comme le mien] on voit l'image des grands. Dans mon pays de Gascogne on considère comme une drôlerie de me voir imprimé. Autant la connaissance que l'on prend de moi s'éloigne de mon gîte, autant ma valeur s'améliore<sup>6</sup>. Je paie les imprimeurs en Guyenne<sup>7</sup>, ailleurs ils me paient. Sur ce phénomène se basent

1. C'est-à-dire : le degré voisin de la vie intérieure, intermédiaire par conséquent entre celle-ci et la vie publique.

2. Bias de Priène (Ionie), était l'un des Sept Sages de la Grèce ; les six autres étaient : Chilon de Lacédémone, Cléobule de Lindos, Périandre de Corinthe, Pittacos de Mytilène, Solon d'Athènes, Thalès de Milet.

3. Le mot du texte est famille, que Montaigne prend au sens latin : l'ensemble des gens de la maison, domestiques compris.

4. Marcus Livius Drusus, tribun du peuple en 91 avant J.-C., était fier de ses mœurs austères.

5. Nous gardons le mot de Montaigne ; pourtant, sa source (Plutarque, *Agésilas*, V, trad. Amyot) donnait « temples ». On observe souvent chez Montaigne ce souci de moderniser les choses, les gens, les lieux (les Helvètes deviennent « les Souisses », les Gaulois, « les Français », la Germanie, « l'Allemagne », les Nerviens, « ceux de Tournai » etc. ; cf. dans le même paragraphe, quelques lignes plus haut, l'emploi du mot écus, chez les Romains).

6. Ce qui nous semble une façon de dire : plus les gens qui me lisent sont loin de mon domicile, plus ils m'apprécient.

7. Dans ce passage Montaigne emploie Gascogne et ensuite Guyenne. Pourquoi parle-t-il de son pays de Gascogne alors que son château est en Guyenne ? Ailleurs il distingue bien, par exemple, « son [dialecte] périgourdin » « mou, prolixe » et le gascon, plus vigoureux (cf. Livre II, chap. XVII).

ceux qui se cachent, vivants et présents, pour se faire estimer du public [en faisant croire] qu'ils sont trépassés et absents. J'aime mieux être moins estimé. Et je ne répands mon œuvre dans le monde que pour la part d'estime que j'en tire actuellement. Le jour où je le quitterai, je le dispense de m'accorder quelque gloire.

Le peuple reconduit tel homme, au cours d'une cérémonie publique, jusqu'à sa porte : avec sa robe, celui-ci quitte ce rôle : il retombe d'autant plus bas qu'il était plus haut monté ; au-dedans, chez lui, tout est troublé et misérable. Quand bien même il y aurait un certain règlement dans sa vie retirée, il faut un jugement vif et rare pour l'apercevoir dans ces humbles actions privées. Sans compter que l'ordre est une vertu morne et sombre. Emporter une brèche, conduire une ambassade, administrer un peuple, ce sont des actions éclatantes. Réprimander, rire, vendre, payer, aimer, haïr et avoir commerce avec les siens et avec soi-même avec douceur et équité, ne pas se laisser aller, ne pas se contredire<sup>1</sup> par ses actes, c'est une chose plus rare, plus difficile et moins remarquable. Les vies retirées remplissent par là, quoi qu'on dise, des devoirs aussi rudes ou plus et demandant autant ou plus d'efforts que ne font les autres vies. Et les hommes privés, dit Aristote<sup>2</sup>, servent la vertu plus difficilement et plus hautement que ne font ceux qui occupent les hautes charges<sup>3</sup>. Nous nous préparons aux occasions éminentes plus par [désir de] gloire que par conscience. La plus sûre façon d'arriver à la gloire, ce serait de faire par conscience ce que nous faisons pour la gloire. Et la vertu d'Alexandre me semble représenter beaucoup moins de vigueur dans son théâtre<sup>4</sup> que ne fait celle de Socrate dans cette activité humble et obscure [qui est la sienne]<sup>5</sup>. Je conçois aisément Socrate à la place d'Alexandre ; Alexandre à celle de Socrate, je ne le peux pas. Si l'on demande à celui-là ce qu'il sait faire, il répondra : « Subjuguer le monde. » Si on le demande à celui-ci, il dira : « Conduire la vie humaine conformément à sa condition naturelle », science bien plus générale, plus difficile et plus légitime. La valeur de l'âme ne consiste pas à aller haut, mais à aller d'un pas réglé. Sa grandeur ne s'exerce pas dans la grandeur, elle s'exerce dans le moyen degré. De même que ceux qui nous jugent et nous éprouvent au-dedans comme à la pierre de touche ne font pas grand compte de

1. « Se desmentir », dit le texte.

2. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, X, 17.

3. « Qui sont en magistrats », dit le texte, c'est-à-dire : qui sont dans les magistratures au sens latin de hautes charges (consul, préteur, tribun de la plèbe, censeur, etc.).

4. C'est-à-dire : quand elle est éclatante, vue par tous.

5. En 1586-1588, Socrate est devenu pour Montaigne le grand homme par excellence (cf. *Les Essais* XII et XIII du Livre III).

l'éclat de nos actions publiques et voient que ce ne sont que des filets et des jets d'eau pure rejailie d'un fond au demeurant limoneux et lourd, de même ceux qui nous jugent par le bel éclat [de nos actions publiques] concluent semblablement au sujet de notre constitution interne et ne peuvent pas accoupler des facultés ordinaires et pareilles aux leurs à ces autres facultés qui les frappent d'étonnement et sont si loin de leur visée<sup>1</sup>. De la même façon nous attribuons aux démons des formes sauvages. Et qui ne donne pas à Tamerlan des sourcils broussailleux, des narines ouvertes, un visage affreux et une taille démesurée comme est la taille de l'image qu'il a conçue de lui en écoutant sa renommée ? Si l'on m'avait fait voir Érasme autrefois, il eût été difficile que je ne prisse pas pour des adages et des apophtegmes<sup>2</sup> tout ce qu'il aurait dit à son valet et à son hôtesse. Nous imaginons bien plus aisément un artisan sur sa chaise percée ou sur sa femme qu'un grand Président, vénérable par son maintien et sa compétence. Il nous semble que de ces trônes éminents ils ne s'abaissent pas jusqu'à vivre.

De même que les âmes vicieuses sont incitées souvent à faire bien par quelque impulsion étrangère, de même les âmes vertueuses, à mal faire. Il faut donc les juger d'après leur état calme, quand elles sont chez elles, si elles y sont quelquefois, ou au moins quand elles sont le plus voisines du repos et de leur position native. Les inclinations naturelles sont aidées et fortifiées par l'éducation, mais on ne les change guère et on n'en triomphe guère. Mille natures, de mon temps, ont glissé vers la vertu ou vers le vice à travers des leçons contraires :

*Sic ubi desuetæ silvis in carcera clausæ  
Mansuevere ferae, et vultus posuere minaces,  
Atque hominem didicere pati, si torrida parvus  
Venit in ora cruor, redeunt rabiesque furorque,  
Admonitæque tument gustato sanguine fauces;  
Fervet, et a trepido vix abstinet ira magistro<sup>3</sup>.*

[Ainsi lorsque les bêtes sauvages, déshabituées des forêts, se sont adoucies en captivité, qu'elles ont perdu leur regard menaçant et qu'elles ont appris à supporter l'homme, si un peu de sang vient à toucher leur gueule ardente, alors leur rage et leur férocité se réveillent ; au goût de ce sang leur gosier se gonfle ; elles brûlent de colère et à peine épargnent-elles le maître épouvanté.]

1. Ici, leur visée : le but que peut atteindre leur vie.

2. Les dits notables, les sentences. Érasme (1469-1536) est l'érudit humaniste par excellence, considéré comme tel au XVI<sup>e</sup> siècle.

3. Lucain, *La Pharsale*, IV, v. 237 et suiv.

On n'extirpe pas ces manières d'être originelles, on les recouvre, on les cache. Le latin m'est pour ainsi dire naturel<sup>1</sup>, je le comprends mieux que le français, mais il y a quarante ans que je ne m'en suis plus du tout servi pour parler ni pour écrire : et pourtant lors d'extrêmes et soudaines émotions où je suis tombé deux ou trois fois dans ma vie, l'une en voyant mon père en parfaite santé tomber à la renverse, évanoui, sur moi, les premiers mots que j'ai lancés, du fond des entrailles, ont été des mots latins, la nature s'échappant et s'exprimant de force malgré une longue pratique contraire. Et on raconte cela de beaucoup d'autres<sup>2</sup>.

Ceux qui ont essayé de réformer les mœurs des hommes, de mon temps, par des opinions nouvelles, réforment les vices de l'apparence ; ceux de l'essence, ils les laissent comme ils sont, s'ils ne les augmentent pas : et l'augmentation y est même à craindre : on se dispense habituellement de toute autre façon de bien faire avec ces réformations externes et arbitraires qui coûtent moins et auxquelles on attache un plus grand mérite<sup>3</sup> ; et on donne par là satisfaction à bon marché à ces autres vices naturels consubstantiels et internes<sup>4</sup>. Regardez un peu comment se conduit à ce sujet notre expérience : il n'y a personne, s'il s'écoute, qui ne découvre en lui une forme sienne, une forme maîtresse qui lutte contre l'éducation et contre la tempête des impressions qui lui sont contraires. En ce qui me concerne, je ne me sens guère agité par quelque secousse, je me trouve presque toujours en place, comme font les corps lourds et pesants. Si je ne suis pas chez moi<sup>5</sup>, j'en suis toujours bien près. Mes dérèglements de conduite ne m'emportent pas bien loin. Il n'y a rien [alors] d'extrême et d'extraordinaire, et pourtant j'ai des changements forts et vigoureux.

La vraie condamnation, et qui s'applique à la façon d'agir courante de nos contemporains, c'est que leur retraite elle-même est pleine de corruption et d'impureté<sup>6</sup> ; l'idée qu'ils ont de leur amendement est confuse, leur pénitence est malade et coupable, à peu près autant que leur péché. Quelques-uns, ou parce qu'ils sont collés au vice par une attache naturelle, ou du fait d'une longue accoutumance, n'en voient plus la laideur. À d'autres (et je suis de leur régiment) le vice est pesant

1. Montaigne a raconté (Livre I, chap. xxvi) comment son père lui avait fait apprendre le latin, avant qu'il connût le français.

2. Dans *Pantagruel*, l'écolier limousin qui contrefaisait « le langage françoys », pris à la gorge par Pantagruel, se met à parler limousin.

3. ... parce qu'on les voit, explique l'édition Villey.

4. C'est-à-dire : on ne les combat pas, on les considère comme légitimes.

5. Nous comprenons : si je ne suis pas dans mon état naturel et calme.

6. Le mot de Montaigne est : « ordure ».

mais ils le contrebalancent par le plaisir ou autre chose, et ils le supportent et s'y prêtent à certaines conditions : vicieusement pourtant et honteusement. On pourrait cependant peut-être imaginer un point de vue si extrême que le plaisir excuserait sans injustice le vice, comme nous le disons à propos de l'utilité<sup>1</sup>, non seulement dans le cas où ce plaisir serait accessoire et hors du péché, comme dans le larcin, mais dans le cas où il serait dans l'exercice même du péché, comme dans les relations charnelles avec les femmes, où l'impulsion est violente et parfois, dit-on, invincible.

Dans le domaine d'un de mes parents, l'autre jour que j'étais dans l'Armagnac, je vis un paysan que chacun surnomme le larron<sup>2</sup>. Il faisait comme suit le récit de sa vie : étant, disait-il, né mendiant, et trouvant qu'à gagner son pain par le travail de ses mains il n'arriverait jamais à se protéger suffisamment contre l'indigence, il s'avisait de se faire larron ; et il avait employé toute sa jeunesse à exercer ce métier en toute sécurité, grâce à sa force physique : il moissonnait, en effet, et vendangeait [une partie] des terres des autres, mais c'était au loin et par si gros morceaux qu'il était inimaginable qu'un seul homme en eût autant rapporté en une seule nuit sur ses épaules ; et il avait soin en outre d'égaliser et de disperser le dommage qu'il faisait, en sorte que le dégât était moins insupportable pour chaque particulier. Cet homme se trouve à l'heure actuelle, dans sa vieillesse, riche pour un homme de sa condition, grâce à ce trafic dont il se confesse ouvertement ; et pour se mettre d'accord avec Dieu au sujet de ses acquêts, il dit qu'il est occupé tous les jours à donner satisfaction par des bienfaits aux successeurs de ceux qu'il a volés ; il ajoute que, s'il n'y parvient pas tout à fait (car y pourvoir en faisant tout à la fois, il ne le peut pas), il en chargera ses héritiers, selon le compte, tel que lui seul le connaît, du mal qu'il a fait à chacun. Par cette description, qu'elle soit vraie ou fausse, cet homme regarde le vol comme une action malhonnête, et il le hait, mais moins que l'indigence ; il s'en repent bien simplement<sup>3</sup>, mais dans la mesure où cette action était ainsi contrebalancée et compensée [par l'indigence], il ne s'en repent pas. Cela, ce n'est pas l'habitude [dont je parlais plus haut<sup>4</sup>] qui nous incorpore au vice et lui conforme notre intelligence elle-même ; ce n'est pas

1. C'est-à-dire : quand nous disons que l'utilité excuse le péché, que la fin justifie les moyens (c'est le sujet du chapitre précédent).

2. C'était, au Moyen Âge et au xvr<sup>e</sup> siècle encore, le terme courant pour désigner le voleur, le maraudeur (cf. plus haut : le larcin).

3. Ou : ingénument, avec une sincérité naïve et pure.

4. Cf. un peu plus haut : « Quelques-uns [...] sont collés au vice [...] du fait d'une longue accoutumance, n'en voient plus la laideur. »

non plus ce vent impétueux qui trouble et aveugle notre âme par des secousses et nous précipite, pour l'heure [où il nous assaille], sous la puissance du vice.

Je fais d'habitude pleinement ce que je fais et je marche tout d'une pièce ; je n'ai guère d'action qui se cache et se dérobe à ma raison et qui ne soit pas conduite à peu près avec le consentement de toutes les parties de moi-même, sans division, sans sédition intestine : mon jugement en ressent ou toute la faute ou la louange entière ; et la faute qu'il ressent une fois, il la ressent toujours car, presque depuis ma naissance, il est le même : même inclination, même route, même force. Et en matière d'idées générales, dès l'enfance je me plaçai au point où j'avais à me tenir.

Il y a des péchés impétueux, prompts et subits : laissons-les à part. Mais dans les autres péchés tant de fois répétés, décidés et médités, ou péchés de tempérament, voire péchés de profession et d'occupation, je ne peux pas concevoir qu'ils soient plantés aussi longtemps dans un même cœur sans que la raison et la conscience de celui qui les possède le veuillent constamment et l'acceptent ainsi. Et le repentir qu'il<sup>1</sup> proclame en ressentir à un moment déterminé et fixé à l'avance est pour moi un peu difficile à imaginer et à concevoir.

Je ne suis pas l'école de Pythagore [lorsqu'elle dit] que les hommes prennent une âme nouvelle quand ils approchent les statues des dieux pour recueillir leurs oracles<sup>2</sup>. À moins que [le Maître] n'ait voulu dire précisément qu'il faut bien que [cette âme-là] soit étrangère, nouvelle et prêtée pour ce moment, leur âme ordinaire montrant si peu de marques de purification et de propreté convenant à cette cérémonie.

[Ceux qui se vantent d'éprouver le repentir<sup>3</sup>] font tout à fait à l'opposé des préceptes stoïciens qui nous ordonnent bien de corriger les imperfections et les défauts que nous reconnaissons en nous, mais nous défendent d'en être marris et chagrinés. Ces hommes nous donnent à croire qu'ils ont grand regret et grand remords au-dedans ; mais en fait d'amendement et correction et d'interruption, ils ne nous font rien apparaître. Pourtant ce n'est pas une guérison si l'on ne se délivre pas du mal. Si la repentance pesait sur le plateau de la balance, elle l'emporterait sur le péché [et le supprimerait]. Je ne trouve aucune manière d'être aussi facile à imiter que la dévotion, si l'on n'y conforme pas la conduite et la

1. Il : ce cœur.

2. Source : Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCIV. Cf. Plutarque, *Des oracles qui ont cessé*, V.

3. Le texte dit simplement : ils. Ce pronom ne peut représenter, à notre avis, que ceux qui parlent du repentir ; voir plus haut, avant le passage sur l'école de Pythagore qui a été ajouté après 1588.

vie : son essence est difficile à comprendre et cachée ; les apparences faciles et pompeuses.

Quant à moi je peux désirer d'une manière générale être autre [que je ne suis] ; je peux blâmer ma façon générale d'être et supplier Dieu pour mon entière réformation et pour qu'il excuse ma faiblesse naturelle. Mais cela, je ne dois pas l'appeler repentir, me semble-t-il, pas plus que le déplaisir de n'être ni un ange ni Caton<sup>1</sup>. Mes actions sont bien réglées et conformes à ce que je suis et à ma condition. Et le repentir ne concerne pas proprement les choses qui ne sont pas en notre pouvoir, mais c'est le regret qui les concerne. J'imagine une infinité de natures plus hautes et mieux réglées que la mienne ; je n'améliore pas pour cela mes facultés, de la même façon que ni mon bras ni mon esprit ne deviennent plus vigoureux parce qu'ils en conçoivent d'autres qui le soient. Si imaginer et désirer une façon d'agir plus noble que la nôtre produisait la repentance de la nôtre, nous aurions à nous repentir de nos actions les plus innocentes parce que nous jugeons très bien que chez l'être d'une nature plus éminente que la nôtre elles auraient été conduites avec une plus grande perfection et une plus grande dignité ; et nous voudrions faire de même. Lorsque je réfléchis sur les comportements de ma jeunesse en les comparant avec ceux de ma vieillesse, je trouve que je les ai ordinairement conduits<sup>2</sup> avec ordre, selon mes capacités : c'est tout ce que peut ma résistance<sup>3</sup>. Je ne me flatte pas : dans des circonstances pareilles, je serais toujours le même. Ce n'est pas une tache, c'est plutôt une teinture générale qui me tache. Je ne connais pas de repentir superficiel, de repentir moyen et de repentir de cérémonie. Il faut qu'il m'atteigne de toutes parts avant que je le nomme ainsi et qu'il pince mes entrailles et les affecte aussi profondément que Dieu me voit, et aussi complètement.

En ce qui concerne les affaires, plusieurs bonnes occasions [de réussite] m'ont échappé, faute d'une heureuse direction. Mes réflexions ont pourtant bien choisi, selon les cas qu'on leur proposait : leur façon de faire est de prendre toujours le parti le plus facile et le plus sûr. Je trouve que, lors de mes décisions passées, j'ai, selon ma règle, sagement procédé d'après l'état de la chose que l'on me proposait ; et j'en ferais autant jusqu'à mille ans d'ici en pareilles occasions. Je ne regarde pas quelle est cette chose à l'heure actuelle, mais comment elle était quand je l'examinais.

1. Caton d'Utique, que Montaigne admire.

2. Il faut probablement comprendre : je trouve que j'ai conduit les premiers, comme les seconds, avec ordre, selon mes capacités.

3. C'est-à-dire apparemment : mon endurance, ma force.

La force de tout projet réside dans le temps : les occasions et les matières [des projets] roulent et changent sans cesse. J'ai encouru quelques lourdes erreurs dans ma vie – et importantes –, non par manque de bon jugement, mais par manque de chance. Il y a des parties secrètes et imprévisibles dans les affaires que l'on manie, notamment en ce qui concerne la nature des hommes, des facteurs ignorés, qui n'apparaissent pas, ignorés parfois du sujet lui-même, et qui se manifestent et s'éveillent sous l'effet d'événements qui surviennent. Si ma prévoyance n'a pas pu les découvrir et les prophétiser, je ne lui en sais nul mauvais gré ; son rôle se maintient dans ses limites ; l'événement l'emporte sur moi, et s'il favorise le parti que j'ai refusé [de prendre], il n'y a pas de remède ; je ne m'en prends pas à moi : j'accuse ma « fortune<sup>1</sup> », non mon ouvrage : cela ne s'appelle pas repentir.

Phocion avait donné aux Athéniens certain avis qui ne fut pas suivi<sup>2</sup>. L'affaire pourtant se passant favorablement contrairement à l'opinion qu'il avait émise, quelqu'un lui dit : « Eh bien ! Phocion, es-tu content que la chose aille aussi bien ? – Je suis bien content, fit-il, qu'il soit arrivé ceci, mais je ne me repens pas d'avoir conseillé cela. »

Quand mes amis s'adressent à moi pour que je les conseille, je le fais librement et clairement, sans m'attarder, comme presque tout le monde le fait, à leur dire que, la chose étant hasardeuse, il peut arriver le contraire de ce que je pressens, en vertu de quoi ils pourraient me faire reproche de mon conseil : je ne me soucie pas de cela. Car [s'ils me font des reproches,] ils auront tort, et moi je ne devais pas leur refuser ce service.

Je n'ai guère lieu, au sujet de mes fautes et de mes insuccès, de m'en prendre à un autre qu'à moi. Car, en réalité, j'ai rarement recours aux avis des autres [si ce n'est par politesse de pure forme], sauf lorsque j'ai besoin d'une information précise<sup>3</sup> ou de la connaissance du fait [en cause]. Mais dans les choses où je n'ai à employer que le jugement, les raisons des autres peuvent servir à étayer [mon opinion], mais peu à m'en détourner. Je les écoute toutes favorablement et poliment, mais, autant qu'il m'en souviennent, je n'ai jamais cru jusqu'à cette heure que les miennes.

1. Mon sort (ici c'est la mauvaise fortune, la malchance).

2. Plutarque, *Diets des anciens roys, princes et grands capitaines* (trad. Amyot). Phocion : orateur et homme d'État athénien (402-317) réputé pour sa simplicité, sa probité, son éloquence un peu rude. Mais, pris dans l'imbroglio des luttes contre les Macédoniens et des négociations qui intervenaient, il fut accusé de trahison, livré au parti antimacédonien et condamné à boire la ciguë.

3. « D'une instruction de science », dit Montaigne. On pourrait traduire aussi bien : d'une information technique.

D'après moi, ce ne sont là que des mouches et des atomes qui amusent<sup>1</sup> la pensée. Je prise peu mes opinions, mais je prise aussi peu celles des autres. « La Fortune » me paie honnêtement : si je ne reçois pas de conseils, j'en donne encore moins. Je suis fort peu sollicité d'en donner, mais je suis encore moins cru quand j'en donne ; et je ne vois nulle entreprise faite par l'État ou un particulier que mon avis ait remise d'aplomb et ramenée [dans la bonne voie]. Même ceux que le hasard avait en quelque façon amenés à recourir à mes avis se sont plus volontiers laissés manier par tout autre cerveau<sup>2</sup>. En homme bien aussi jaloux des droits de mon repos que des droits de mon influence, j'aime mieux qu'il en soit ainsi : en me laissant de côté, on agit selon la ligne de conduite que je professe et qui consiste à me fixer et à me tenir entièrement en moi : c'est pour moi un plaisir de ne plus être mêlé aux affaires des autres et d'être dégagé [du souci] de leur protection.

Dans toutes les affaires, quand elles sont passées, et quelle que soit la façon dont cela s'est fait, j'ai peu de regret. L'idée qui m'ôte, en effet, toute peine, c'est qu'elles devaient ainsi se passer : les voilà dans le grand cours de l'univers et dans l'enchaînement des causes stoïciennes<sup>3</sup> : votre pensée ne peut, par souhait et par imagination, en changer un seul point sans que tout l'ordre des choses en soit bouleversé, et le passé et l'avenir.

Au demeurant je déteste ce repentir qui n'est pas inhérent [à l'homme], et que l'âge [lui] apporte. Celui<sup>4</sup> qui, dans l'antiquité, disait qu'il était reconnaissant aux années de l'avoir débarrassé de la volupté avait une autre opinion que la mienne : je ne saurai jamais gré à l'impuissance de quelque bien quelle puisse me faire. « *Nec tam aversa unquam videbitur ab opere suo providentia, ut debilitas inter optima inventa sit*<sup>5</sup>. » [Et la Providence n'apparaîtra jamais si ennemie de son œuvre que la faiblesse puisse être mise au rang des meilleures choses.] Nos désirs sont rares dans la vieillesse ; une profonde satiété nous saisit après [l'acte] : en cela je ne vois rien qui appartienne à la conscience : le chagrin et la faiblesse nous inspirent une vertu molle et morfondue<sup>6</sup>. Il ne faut pas nous laisser emporter si entiers par les détériorations naturelles que notre

1. « Qui promènent » dit le texte : peut-être lanternent (la pensée), lui font perdre son temps.

2. C'est apparemment une confiance désabusée de Montaigne sur le succès – ou plutôt l'insuccès – de ses missions diplomatiques. Et la suite montre peut-être un peu de dépit.

3. Pour les stoïciens, tout est lié dans l'univers et tout est soumis à la fatalité. Cf. Cicéron, *De fato*, IX.

4. Il s'agit de Sophocle.

5. Quintilien, *Institution oratoire*, V, 12.

6. Le texte dit : « calarrheuse » ; morfondue, au sens ancien, signifie également : qui a pris froid, et a le même sens figuré : attristé par une déception.

jugement en soit abâtardi. La jeunesse et le plaisir ne m'ont pas empêché autrefois de reconnaître le visage du vice dans la volupté ; et l'impotence que les ans m'apportent ne m'empêche pas non plus de reconnaître celui de la volupté dans le vice. Maintenant que je ne suis plus à cet âge, je juge de cela comme si j'y étais. Moi qui secoue vivement et attentivement ma raison, je trouve qu'elle est celle même que j'avais à l'âge le plus licencieux, si ce n'est peut-être qu'elle s'est affaiblie et qu'elle a décliné en vieillissant ; et je trouve que si elle refuse en quelque mesure de m'engager dans ce plaisir en considération de l'intérêt de ma santé corporelle, elle n'agirait pas plus qu'autrefois pour la santé spirituelle. Parce que je la vois hors de combat, je ne l'estime pas plus valeureuse. Mes tentations sont si brisées et mortifiées qu'elles ne méritent pas qu'elle s'y oppose. En tendant seulement les mains devant elles, je les conjure<sup>1</sup>. Que l'on remette en face [d'elle] cette ancienne concupiscence, [ma raison] aurait moins de force, je le crains, pour soutenir son assaut qu'elle n'en avait autrefois. Je ne lui vois rien juger en elle-même autrement qu'elle n'eût alors jugé, ni aucune nouvelle clarté. C'est pourquoi s'il y a un bon état de santé [en elle], c'est une santé [déjà] atteinte.

Pitoyable sorte de remède que de devoir sa santé à la maladie ! Ce n'est pas à notre malheur à remplir cet office ; c'est au bonheur de notre jugement<sup>2</sup>. On ne me fait rien faire avec les maux et les afflictions, si ce n'est les maudire. Cela est bon pour les gens qui ne sont éveillés qu'à coups de fouet. Ma raison a son cours bien plus libre dans la prospérité. Elle est bien plus détournée [de son cours normal] et plus occupée quand il lui faut digérer les maux que [lorsqu'elle jouit] des plaisirs. Je vois bien plus clair par temps serein. La santé me conseille plus gaiement, plus utilement aussi, que la maladie. Je me suis avancé le plus que j'ai pu vers mon amendement et vers une vie réglée lorsque j'avais à en jouir. Je serais honteux et dépité que la misère et la mauvaise fortune de ma décrépitude fussent être préférées à mes bonnes années, saines, allègres, vigoureuses, et que l'on dût m'estimer non par ce que j'ai été, mais par ce que j'ai cessé d'être. À mon avis, c'est la vie heureuse et non, comme disait Antisthène<sup>3</sup>, la mort heureuse qui fait la félicité humaine. Je ne me suis pas efforcé d'attacher de façon monstrueuse la queue<sup>4</sup> d'un philo-

1. Au sens religieux : écarter les esprits malfaisants.

2. C'est-à-dire : à notre esprit qui juge sainement et avec bonheur.

3. Antisthène : philosophe né à Athènes en 444 avant J.-C., fondateur de l'école cynique, son grand principe était : « Le bonheur est dans la pratique de la vertu. » Diogène Laërce, *Antisthène*, VI.

4. Nous gardons le mot : c'est l'image animale traditionnelle, au sens figuré : cf. de la tête à la queue : du commencement à la fin.

sophe à la tête et au corps d'un homme perdu<sup>1</sup> et de faire que ce chétif bout eût à désavouer et démentir la plus belle, la plus longue partie de ma vie et celle où j'étais le plus intact. Je veux me présenter et me faire voir uniformément d'un bout à l'autre. Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ai vécu ; et je ne regrette pas le passé ni ne crains l'avenir. Et si je ne m'abuse, il en est allé au-dedans [de moi] comme au dehors. L'un des principaux sujets de reconnaissance que j'aie à « ma fortune », c'est que le cours de mon état corporel ait été conduit de façon que chaque chose [a eu lieu] en son temps. J'en ai vu l'herbe<sup>2</sup> et les fleurs et le fruit ; et maintenant j'en vois l'état de sécheresse. C'est heureux, puisque c'est naturel. Je supporte bien plus commodément les maux que j'ai parce qu'ils arrivent en leur temps et qu'ils me font aussi plus agréablement souvenir de la longue félicité de ma vie passée.

Pareillement ma sagesse peut bien être de même taille dans l'un et dans l'autre temps, mais elle était [antérieurement] capable de plus belles actions, et plus gracieuse, vigoureuse, gaie, naturelle qu'elle n'est à présent [où on la voit] : croupissante, grondeuse, pénible. Je renonce donc à ces amendements<sup>3</sup> liés aux circonstances et douloureux.

Il faut que Dieu nous touche le cœur. Il faut que notre conscience s'amende d'elle-même par renforcement de notre raison, non par l'affaiblissement de nos désirs. La volupté n'est en soi ni pâle ni décolorée parce qu'elle est perçue par des yeux chassieux et troubles. On doit aimer la tempérance pour elle-même et par respect pour Dieu qui nous l'a ordonnée ; de même pour la chasteté ; celles que les catarrhes nous apportent et que je dois au bienfait de mes coliques [néphrétiques], ce n'est ni de la chasteté ni de la tempérance. On ne peut pas se vanter de mépriser et de combattre la volupté si on ne la voit pas, si on l'ignore ainsi que ses grâces et ses forces et sa beauté la plus attrayante. Je connais l'un et l'autre âge : je peux en parler ; mais il me semble que dans la vieillesse nos âmes sont sujettes à des maladies et à des imperfections plus importunes que dans la jeunesse. Je le disais quand j'étais jeune : alors on me tançait vertement en me disant que je n'avais pas de barbe au menton<sup>4</sup>. Je le dis encore à l'heure actuelle où ma barbe grise me donne, sur le

1. Cela désigne l'homme désormais fini. Le sens paraît être : je ne me suis pas mis à faire un peu de philosophie à la fin de ma vie, quand mon corps est perdu, pour désavouer la plus saine partie de cette vie.

2. Au sens de : la jeune tige, les jeunes pousses.

3. Pour : ces améliorations (apportées, dit-on, par la vieillesse).

4. Le texte est « Lors on me donnait de mon menton par le nez » : donner à quelqu'un par le nez ou sur le nez, c'est le frapper et, au figuré, le tancer. Le sens est en somme : on me disait que j'étais un blanc-bec.

sujet, le droit d'être cru. Nous appelons « sagesse » nos caractères difficiles, le dégoût des choses présentes. Mais, à la vérité, nous n'abandonnons pas autant les vices que nous les changeons et, à mon avis, en pire. Outre une sottise et fragile fierté, un bavardage ennuyeux, ces caractères désagréables et insociables et la superstition et un souci ridicule des richesses alors qu'on en a perdu l'usage, je trouve dans la vieillesse plus d'envie, d'injustice et de méchanceté. Elle nous attache plus de rides dans l'esprit que sur le visage ; et on ne voit pas d'âmes – ou elles sont fort rares – qui en vieillissant ne sentent l'aigre et le moisi. L'homme marche tout entier vers sa croissance et [puis] vers son déclin.

À voir la sagesse de Socrate et plusieurs circonstances de sa condamnation, j'oserais croire qu'il s'y prêta quelque peu lui-même par connivence [avec ses accusateurs], à dessein, vu qu'il devrait à très bref délai, âgé de soixante-dix ans, subir l'engourdissement des riches allures de son esprit et l'éblouissement de son habituelle clarté.

Quelles métamorphoses vois-je faire tous les jours à la vieillesse chez plusieurs personnes de ma connaissance ! C'est une puissante maladie et qui s'insinue naturellement et imperceptiblement [en nous]. Il faut alors faire de constants efforts et prendre de grandes précautions pour éviter les imperfections dont elle nous accable ou au moins affaiblir leurs progrès. Je sens que malgré tous les retranchements que j'édifie elle gagne pied à pied sur moi. Je résiste tant que je peux. En tout cas, je suis heureux que l'on sache<sup>1</sup> d'où je serai tombé.

---

1. C'est-à-dire : par mes *Essais*, quand je serai « à l'âge décrépite », comme on disait au Moyen Âge.